

**Xavier GARNIER et Jean-Philippe WARREN (dir.),
*Ecrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme
et marginalité*, Paris,
Editions Karthala, 2012, ISBN 978-2-8111-0636-2, 153 p.**

Dana MONAH¹

Ce recueil est né du constat que la vie des écrivains francophones installés à Paris (qui témoignent de sentiments d'enracinement et de rejet plus aigus que ceux des écrivains dont le français n'est pas la langue maternelle) n'a pas été suffisamment étudiée. Les neuf articles dressent une cartographie de la ville Lumière, telle qu'elle est mise en perspective par des écrivains francophones, une ville à la fois proche et inaccessible, qui donne un fort sentiment de l'exil et qui, une fois retourné au pays natal, hante l'imaginaire de celui qui ne peut plus y retourner. Dans l'*Introduction*, les éditeurs dressent les lignes directrices du volume, à savoir le double conditionnement, des écrivains exilés par la ville de Paris, - qui y découvrent leur différence (étouffante ou enrichissante) - et de Paris par leurs lieux d'origine : la ville de Paris sera souvent mise en relation avec Montréal, Tananarive, Bucarest ou le canton de Vaud.

La contribution de Claire Riffard invite à découvrir l'imaginaire « métropolitain » des écrivains colonisés, à travers la figure du Paris rêvé du poète malgache Jean-Joseph Rabearivelo, qui dans les années 1930 se nourrissait de lectures et de correspondance avec ses confrères parisiens et se plaisait à concevoir une continuité géographique, intellectuelle et artistique entre Tananarive et Paris. Dans son imagination, il se promenait dans la ville Lumière, en Parisien amoureux. Un Paris sans cesse imaginé pour cet exilé dans son propre pays, qui n'y ira jamais pour de vrai. En revanche, toujours dans les années 1930, Elian J. Finbert et Tewfik al-Hakîm, les auteurs égyptiens qu'étudie Marc Kober, ont bien connu la ville Lumière, et ont écrit des récits partiellement autobiographiques, inspirés par leur expérience parisienne. Finbert y connaît un enracinement paradoxal, symbolisé par l'image du dattier

¹ Université «Alexandru Ioan Cuza» Iași

qui s'enlace aux essences d'Europe (le sapin et le chêne), tandis que son compatriote ne parviendra jamais à surmonter le décalage culturel avec la civilisation occidentale, et sera assimilé à un oiseau en cage, « l'oiseau d'Orient », qui chante son désespoir tout en restant enfermé.

Avec l'article signé par Michel Lacroix et Jean Philippe Warren la ville lumière est approchée sous un angle différent, celui des écrivains québécois de retour au pays natal dans les premières décennies du XXe siècle, pour lesquels Paris n'est plus un lieu étranger, mais bien un chez-soi imprégné de nostalgie. Le syntagme « retour d'Europe » est utilisé à propos des écrivains groupés autour de la revue *Nigog* (1918), qui ont cristallisé dans l'imaginaire social l'idée que pour devenir écrivain il faut partir, et qui transforment l'expérience de l'étranger en une topique majeure des discours sur la culture canadienne-française. Et si Paris peut écraser le Québécois qui doit lutter pour s'y tailler une place, le « retour d'Europe » est autrement source de souffrance pour ces écrivains qui ne peuvent plus s'intégrer dans la société canadienne que sur le mode de l'exil : « ils sont revenus sans revenir » (p. 61). Intériorisé, l'exil finit par désigner dans leurs écrits la situation même du peuple québécois.

Ce sont des écrivains européens qui font l'objet des trois études suivantes, des auteurs pour lesquels Paris ne rime pas avec un véritable exil. Dominique Combe commence par souligner que la présence de Ramuz, l'écrivain « national » suisse, enraciné dans son « pays » vaudois peut avoir de quoi surprendre. L'auteur se penche sur « un autre Ramuz » (p. 68), séjournant à Paris pour une dizaine d'années, étranger par son passeport et français par la langue, et pour lequel la communauté de langue s'avère paradoxalement un facteur d'exclusion. Son entreprise littéraire a donc pour but de « repayer » l'étranger en mal du pays (p. 74) à travers « la langue-geste », qui doit se substituer à la « langue-signe » de la tradition académique.

Dans son article consacré à Ionesco, Marina Mureșanu Ionescu décline les différentes hypostases de Paris de cet écrivain écartelé, tout au long de sa vie, entre deux cultures : il y a tout d'abord le premier exil, dans le Paris de l'enfance, opposé au « paradis perdu » de la campagne, un Paris déjà imprégné de théâtralité ; il y a ensuite « le petit Paris des Balkans », la ville de Bucarest où l'enfant est obligé de retourner, pour y vivre des années difficiles, source d'un permanent sentiment de l'exil, puisqu'en Roumanie, « le pays du père », il ne sera jamais vraiment heureux. Il y a, enfin, le troisième exil, la guerre qui lui fera fuir Paris pour se mettre à l'abri à Bucarest, et ensuite « la trappe roumaine », en 1942, en tant que diplomate roumain. On apprend avec intérêt que même l'époque du succès d'« une fameuse *Cantatrice...* » sera

ressentie par Ionesco comme une sorte d'exil ambigu, car le paradis de Paris est toujours menacé de tourner en enfer, mais reste, néanmoins, à jamais « Reine-e-e du monde ».

Sylvain Briens étudie les « mécanismes de crise et de rupture » que produit l'exil à Paris dans le cas de l'écrivain suédois August Strindberg, tels qu'ils se présentent dans les romans *Inferno* (1897-98) et *Légendes* (1898). Il analyse la crise multiple (psychologique, spirituelle, esthétique et scientifique) mise en scène dans le récit, qui caractérise la double identité, littéraire et scientifique, de l'auteur « également en exil à Paris et en quête de modernité artistique » (p. 107).

Avec l'article de Xavier Garnier nous quittons les territoires européens pour explorer le paradoxe des écrivains africains en exil à Paris à l'époque coloniale. S'appuyant sur des textes d'Ousmane Socé, Bernard Dadié, Cheikh Hamidou et Léopold Sédar Senghor, l'auteur détache trois phases dans la relation de ces intellectuels avec l'espace parisien : l'enthousiasme provoqué par le choc esthétique au contact avec cette ville qui confère au voyageur une aura particulière, une expérience éthique, où l'exilé apprend à se détacher de l'imaginaire colonial, où la communauté prime sur l'individu, et enfin une phase plus explicitement politique, de fraternisation avec les autres colonisés.

Mireille Calle-Gruber explore les écritures fugitives d'Assia Djebar, écrivain algérien de langue française, à laquelle Paris offre un « exil émancipateur : du corps, et de la langue d'écriture » (p. 127), un exil hanté par sa culture d'origine, « la présence d'une absence » (p. 135). Forcément son écriture sera « une écriture de fuite », non pas vraiment francophone, mais plutôt visitée par les voix « non-françaises » de l'arabe et du berbère.

Le recueil se clôt sur le témoignage de Régine Robin, fille d'immigrants juifs polonais à Paris, à propos de son odyssée parisienne et montréalaise, telle qu'elle figure dans son livre paru en 2011, *Nous autres, les autres*. Paris, la ville Lumière, Paris la capricieuse, ville de l'exil qui incite à écrire, qui inspire une écriture née justement des contradictions qui y sont attachées, les textes rassemblés dans ce volume se chargent d'en tracer les contours afin de « mieux cerner les phénomènes en apparence contradictoires d'enracinement et d'éclatement, de coïncidence et d'aliénation, dont la capitale française fut et demeure sans cesse le théâtre » (p. 16).